LETTRES

DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville
au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

CINQUIEME PARTIE.

立教大學圖書

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
MDCCLXI.

LETTRES

DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE, AU PIED DES ALPES.

CINQUIEME PARTIE.

LETTRE I.

De Milord Edouard (*).

SOrs de l'enfance, ami, reveille-toi. Ne livre point ta vie entiere au long ſommeil de la raiſon. L'âge s'écoule, il

(*) Cette lettre paroit avoir été écritte avant la reception de la précédente.

il ne t'en reſte plus que pour être ſage. A trente ans paſſés, il eſt tems de ſonger à ſoi; commence donc à rentrer en toi-même, & ſois homme une fois avant la mort.

Mon cher, votre cœur vous en a long-tems impoſé ſur vos lumieres. Vous avez voulu philoſopher avant d'en être capable; vous avez pris le ſentiment pour de la raiſon, & content d'eſtimer les choſes par l'impreſſion qu'elles vous ont faite, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur droit eſt, je l'avoue, le premier organe de la vérité; celui qui n'a rien ſenti ne ſait rien apprendre; il ne fait que floter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un vain ſavoir & de ſtériles connoiſſances, parce que le vrai raport des choſes à l'homme, qui eſt ſa principale ſcience, lui demeure toujours caché. Mais c'eſt ſe borner à la premiere moitié de cette ſcience que de ne pas étudier encore les

les raports qu'ont les choſes entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'eſt peu de connoitre les paſſions humaines, ſi l'on n'en ſait apprécier les objets; & cette ſeconde étude ne peut ſe faire que dans le calme de la méditation.

La jeuneſſe du ſage eſt le tems de ſes expériences, ſes paſſions en ſont les inſtrumens; mais après avoir appliqué ſon ame aux objets extérieurs pour les ſentir, il la retire au dedans de lui pour les conſidérer, les comparer, les connoitre. Voila le cas où vous devez être plus que perſonne au monde. Tout ce qu'un cœur ſenſible peut éprouver de plaiſirs & depeines a rempli le votre; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vû. Dans un eſpace de douze ans vous avez épuiſé tous les ſentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez aquis, jeune encore, l'expé-

rience d'un vieillard. Vos premieres obſervations ſe ſont portées ſur des gens ſimples & ſortant preſque des mains de la nature, comme pour vous ſervir de piece de comparaiſon. Exilé dans la capitale du plus célebre peuple de l'univers, vous êtes ſauté, pour ainſi dire à l'autre extrémité: le génie ſupplée aux intermédiaires. Paſſé chez la ſeule nation d'hommes qui reſte parmi les troupeaux divers dont la terre eſt couverte, ſi vous n'avez pas vû regner les loix, vous les avez vû du moins exiſter encore; vous avez appris à quels ſignes on reconnoit cet organe ſacré de la volonté d'un peuple, & comment l'empire de la raiſon publique eſt le vrai fondement de la liberté. Vous avez parcouru tous les climats, vous avez vu toutes les régions que le ſoleil éclaire. Un ſpectacle plus rare & digne de l'œil du ſage, le ſpectacle d'une ame ſublime & pure, triomphant de ſes paſſions & regnant ſur elle-même eſt celui dont

dont vous jouiſſez. Le premier objet qui frappa vos regards eſt celui qui les frappe encore, & votre admiration pour lui n'eſt que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à ſentir ni à voir qui mérite de vous occuper. Il ne vous reſte plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouïſſance à goûter que celle de la ſageſſe. Vous avez vécu de cette courte vie; ſongez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos paſſions, dont vous futes longtems l'eſclave, vous ont laiſſé vertueux. Voila toute votre gloire; elle eſt grande, ſans doute, mais ſoyez en moins fier. Votre force même eſt l'ouvrage de votre foibleſſe. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu? Elle a pris à vos yeux la figure de cette femme adorable qui la répréſente ſi bien, & il ſeroit difficile qu'une ſi chere image vous en laiſſât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous

jamais pour elle ſeule, & n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les ſiennes? Entouſiaſte oiſif de ſes vertus, vous bornerez-vous ſans ceſſe à les admirer, ſans les imiter jamais? Vous parlez avec chaleur de la maniere dont elle remplit ſes devoirs d'épouſe & de mere; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs d'homme & d'ami à ſon exemple? Une femme a triomphé d'elle-même, & un philoſophe a peine à ſe vaincre! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un diſcoureur comme les autres, & vous borner à faire de bons livres, au lieu de bonnes actions (*)? Prenez-y garde, mon cher;

(*) Non, ce ſiecle de la philoſophie ne paſſera point ſans avoir produit un vrai Philoſophe. J'en connois un, un ſeul, j'en conviens; mais c'eſt beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'eſt dans mon pays qu'il exiſte. L'oſerai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire eſt d'avoir ſu reſter peu connu? Savant & modeſte

cher; il regne encore dans vos lettres un ton de moleſſe & de langueur qui me déplait, & qui eſt bien plus un reſte de votre

deſte Abauzit, que votre ſublime ſimplicité pardonne à mon cœur un zele qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'eſt pas vous que je veux faire connoître à ce ſiecle indigne de vous admirer; c'eſt Geneve que je veux illuſtrer de votre ſéjour; ce ſont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui ſe cache en eſt d'autant plus eſtimé! Heureux le peuple où la jeuneſſe altiere vient abbaiſſer ſon ton dogmatique & rougir de ſon vain ſavoir, devant la docte ignorance du ſage! Vénérable & vertueux vieillard! vous n'aurez point été prôné par les beaux-eſprits; leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges; au lieu de dépoſer comme eux votre ſageſſe dans des livres, vous l'aurez miſe dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choiſir, que vous aimez, & qui vous reſpecte. Vous avez vécu comme Socrate; mais il mourut par la main de ſes concitoyens, & vous êtes chéri des votres.

votre paſſion qu'un effet de votre caractere. Je hais par tout la foibleſſe, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu ſans force, & le chemin du vice eſt la lâcheté. Oſez-vous bien compter ſur vous avec un cœur ſans courage? Malheureux! Si Julie étoit foible, tu ſuccomberois demain & ne ſerois qu'un vil adultere. Mais te voila reſté ſeul avec elle; apprends à la connoitre, & rougis de toi.

J'eſpere pouvoir bientôt vous aller joindre. Vous ſavez à quoi ce voyage eſt deſtiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent ſuſpect à moi-même; pour reſiſter j'ai pu me ſuffire, pour choiſir il me faut les yeux d'un ami; & je me fais un plaiſir de rendre tout commun entre nous; la reconnoiſſance auſſi bien que l'attachement. Cependant, ne vous y trompez pas; avant de vous accorder ma confiance, j'examinerai ſi vous en êtes digne,

gne, & ſi vous méritez de me rendre les ſoins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en ſuis content; ce n'eſt pas aſſés; c'eſt de votre jugement que j'ai beſoin dans un choix où doit préſider la raiſon ſeule, & où la mienne peut m'abuſer. Je ne crains pas les paſſions qui, nous faiſant une guerre ouverte, nous avertiſſent de nous mettre en deffenſe, nous laiſſent, quoiqu'elles faſſent, la conſcience de toutes nos fautes, & auxquelles on ne cede qu'autant qu'on leur veut ceder. Je crains leur illuſion qui trompe au lieu de contraindre, & nous fait faire ſans le ſavoir, autre choſe que ce que nous voulons. On n'a beſoin que de ſoi pour réprimer ſes penchans; on a quelquefois beſoin d'autrui pour diſcerner ceux qu'il eſt permis de ſuivre, & c'eſt à quoi ſert l'amitié d'un homme ſage qui voit pour nous ſous un autre point de vue les objets que nous avons intérêt à bien connoitre. Son-

gez donc à vous examiner & dites-vous ſi toujours en proye à de vains regrets vous ſerez à jamais inutile à vous & aux autres, ou ſi reprenant enfin l'empire de vous-même vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

Mes affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quinzaine de jours; je paſſerai par notre armée de Flandres où je compte reſter encore autant; de ſorte que vous ne devez guere m'attendre avant la fin du mois prochain ou le commencement d'octobre. Ne m'écrivez plus à Londres mais à l'armée ſous l'addreſſe ci-jointe. Continuez vos deſcriptions; malgré le mauvais ton de vos lettres elles me touchent & m'inſtruiſent; elles m'inſpirent des projets de retraite & de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez ſurtout l'inquiétude que vous m'avez donnée ſur Madame de Wolmar: ſi ſon ſort n'eſt pas heureux, qui doit oſer aſpirer

à l'être? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à ſon bonheur. (*)

(*) Le galimathias de cette Lettre me plait, en ce qu'il eſt tout à fait dans le caractere du bon Edouard, qui n'eſt jamais ſi philoſophe que quand il fait des ſotiſes, & ne raiſonne jamais tant que quand il ne ſait ce qu'il dit.

LETTRE II.

A Milord Edouard.

OUi, Milord, je vous le confirme avec des tranſports de joye, la ſcene de Meillerie a été la criſe de ma folie & de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entierement raſſuré ſur le véritable état de mon cœur. Ce cœur trop foible eſt gueri tout autant qu'il peut l'être, & je prefere la triſteſſe d'un regret imaginaire à l'effroi d'être ſans ceſſe aſſiegé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un nom ſi cher & dont vous m'avez ſi bien fait ſentir tout le prix. C'eſt le moindre titre que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix eſt au fond de mon ame comme dans le ſéjour que j'habite. Je commence à m'y voir

voir ſans inquiétude, à y vivre comme chez moi; & ſi je n'y prends pas tout à fait l'autorité d'un maitre, je ſens plus de plaiſir encore à me regarder comme l'enfant de la maiſon. La ſimplicité, l'égalité que j'y vois regner ont un attrait qui me touche & me porte au reſpect. Je paſſe des jours ſerains entre la raiſon vivante & la vertu ſenſible. En fréquentant ces heureux époux, leur aſcendant me gagne & me touche inſenſiblement, & mon cœur ſe met par degrès à l'uniſſon des leurs, comme la voix prend ſans qu'on y ſonge le ton des gens avec qui l'on parle.

Quelle retraite délicieuſe! quelle charmante habitation! Que la douce habitude d'y vivre en augmente le prix! & que, ſi l'aſpect en paroit d'abord peu brillant, il eſt difficile de ne pas l'aimer auſſi-tôt qu'on la connoit! Le goût que prend Madame de Wolmar à remplir ſes no-

NOUVELL

HELOIS

TOM. V